967

GRANDE CONFÉRENCE DE LOUIS XVI ET DU BONHOMME SINCERE.

DIALOGUE.

GRANDE

CONFÉRENCE

DE

LOUIS XVI

ET

DU BONHOMME SINCERE.

DIALOGUE.

LE BONHOMME.

SIRE, on vient de me dire que votre majesté daignoit m'appeler, et desiroit me parler; j'accours et viens recevoir ses ordres.

LOUIS XVI.

Il est vrai, je vous ai mandé; depuis que je suis malade, j'ignore les nouvelles, on me les cache, je ne sais pour quel motif; mais je desire apprendre de vous si mon peuple est content, s'il est enfin calme et heureux : vous le savez, ce soin seul m'intéresse, c'est un besoin pour mon ame ; la nouvelle d'un avenir heureux rendroit à mon cœur un baume salutaire, et me feroit oublier tous mes maux. . . . . Vous ne me répondez pas . . . . Craignez-vous de m'alarmer, d'aigrir mes souffrances ? parlez, je vous l'ordonne. . . . .

LE BONHOMME.

Puisque vous l'ordonnez, votre majesté sera satisfaite. Ah ! sire, qu'il m'en coûte de ne pas vous donner la consolation que vous desirez ! que cette nouvelle me seroit agréable à vous apprendre ! votre cœur paternel jouiroit au moins du bonheur qu'il souhaite, et pourroit oublier ses peines ; mais cette douce illusion ne peut se réa-

liser. Vos sujets, sire, accablés de plus en plus par les impôts, fatigués de leur misere continuelle, manquant d'ouvrage et d'argent, ne cessent d'être entourés de factieux, de brigands qui, sous le nom de patriotisme, aigrissent leurs maux, et veulent à chaque instant, profitant de leur désespoir, leur mettre le fer et la flamme en mains.... Ces malheureux accusent les aristocrates de leur propre forfait; ils savent, ces perfides *amis du peuple*, comment, avec le masque de la popularité, on abuse de sa crédulité, et l'on fait son profit du malheur public.

LOUIS XVI.

Ce que vous me dites n'est pas consolant; mais je ne sais, j'espere toujours (et cette espérance est douce pour mon ame) que mon peuple lassé, fatigué de voir que de tous les grands complots qu'on a découverts, aucun n'a jamais été prouvé, ouvrira les yeux et finira par reconoître que ses véritables ennemis sont ceux qui prêchent l'insubordination, l'infraction aux loix les plus saintes, et la haine pour tous ceux qui

ne pensent pas aussi criminellement qu'eux. Ah ! ce bon peuple, s'il connoissoit mieux son roi, si mes véritables sentimens ne lui étoient pas toujours cachés, ou méchamment interprétés, il sauroit qu'il n'a pas dépendu de moi qu'il soit heureux; tous les sacrifices qui m'ont été demandés, je les ai faits avec empressement; ils ne m'ont occasionné que des larmes de joie, parce que je croyois qu'ils ne seroient pas infructueux, et qu'ils produiroient le bonheur de mes sujets que je desire si ardemment: mais, je vous le répéte, un pressentiment agréable me fait concevoir encore des espérances, il faut que vous m'aidiez; votre roi attend de vous cette marque d'attachement, il faut faire connoître à ce bon peuple toutes les manœuvres qu'on emploie pour le séduire, et tous ceux qui se rendent véritablement coupables du seul crime *de leze-nation*, qui soit connu, celui d'égarer les *nations* et de les changer en tigres altérés de sang humain. Certes ! lorsque le peuple connoîtra ses conducteurs féroces, il ne tardera pas à les punir et à me venger; il tournera ses armes contre ses prétendus

amis; alors la paix renaîtra et nous serons tous heureux.

LE BONHOMME.

Ce projet, sire, est digne de votre belle ame, et prouve de plus en plus combien l'on est coupable lorsqu'on peut cesser un moment de vous adorer comme le meilleur des peres; mais l'exécution est difficile, même impossible dans ce moment; l'égarement est encore trop fort; le transport est à son comble, et le danger ne seroit pas assez compensé par l'espérance. Un bon roi doit tout faire pour le bien, mais la prudence aussi est un devoir, et sur-tout lorsqu'il s'agit de jours aussi précieux que ceux de votre majesté. Il ne faut rien se dissimuler; les factieux, dans leur rage, ne connoissent plus de mesure, et les moyens les plus criminels sont toujours les premiers qu'ils emploient. Pour se soustraire à la lumiere de l'opinion et à la justice des hommes, ils se sont emparés de tous les esprits, par crainte ou par menace: les libelles les plus atroces, l'argent, les récompenses de

tout genre, enfin ils ont employé tous les moyens de séduction ; chaque jour ils se rassemblent impunément, délibèrent tranquillement sur les crimes qui leur sont encore nécessaires pour cimenter leur puissance sanguinaire. Vous le voyez, il seroit dangereux de heurter trop violemment les criminels ; il faut attendre tout du temps, ce grand maître ; il anéantira ces malheureux, et il ne nous en conservera que les noms, comme autant de signes d'horreur et de réprobation.

LOUIS XVI.

Si ce que vous venez de me dire ajoute à ma douleur, il a lieu de m'étonner. Mais où se tiennent ces assemblées ? quels sont ces audacieux ? nommez-les, et bientôt je saurai les faire punir.... Vous hésitez.

LE BONHOMME.

Ah ! mon roi, si j'hésite un moment, c'est qu'il m'en coûte d'augmenter vos chagrins ! Ces malheureux qui déchirent votre royaume,

qui soufflent la division et la guerre civile ; ces malheureux, sire, sont connus sous le nom fastueux d'*amis de la constitution ;* ils s'assemblent en un club nommé *le club des Jacobins ;* c'est de-là qu'ils lancent impunément des arrêts de proscription ou de pardon contre leurs amis ou leurs ennemis ; c'est de-là qu'ils veulent régir la France entiere, ou la bouleverser.

LOUIS XVI.

Que dites-vous ? réfléchissez, monsieur ; ce club n'est composé, en grande partie, que des membres de l'assemblée nationale : certes ! vous êtes mal instruit ! les représentans du peuple ne peuvent l'égarer, et je ne peux croire. . . . .

LE BONHOMME.

Non, sire, je n'en impose pas à votre majesté ; je vais le lui prouver et me justifier à ses yeux. Daignez, sire, considérer un moment quels sont les membres qui président à cette infernale société, et ensuite

jeter un coup-d'œil sur leurs opinions publiques et privées. Les membres de ce club, qui sont députés à l'assemblée nationale, ne sont, pour la plupart, que des avocats sans mœurs et sans honneur, accoutumés pour de l'or à plaider le pour et le contre, et depuis long-temps déshonorés, s'ils eussent pu connoître un moment le sentiment de l'honneur, enfin généralement méprisés, même de leur corps : les autres sont des nobles qui n'en eurent jamais que le titre et non les sentimens ; couverts de l'opprobre public, en horreur à tous les honnêtes gens, flétris par l'opinion, accablés de dettes, repoussés et rejetés même de ceux qu'ils appellent maintenant les déprédateurs publics, ces vils personnages n'ont eu d'autre parti pour relever leur fortune et faire sortir leurs noms de la poussiere, que de se déclarer hautement les ennemis jurés de tout ce qui tenoit à un gouvernement qui les connoissoit trop, et qui, loin d'acheter leur encens mercenaire, leur faisoit craindre l'effet de sa justice. -- Pour le reste, plats valets du gouvernement qu'ils ont renversé, ils montrent

bien le caractere de tous les vils flatteurs et des courtisans, qui est d'encenser toujours la divinité qui regne ; ils sont faits pour ramper : s'ils ont secoué le joug, ce n'est que dans l'espoir de l'impunité et de se soustraire à de rigides censeurs. Vous parlerai-je de ces hommes flétris de la justice, qui pour ne plus craindre ses regards, se sont réfugiés dans ce *club;* de ces écrivains patriotiquement assasins, grands missionnaires de révolte et de pillage ? ils ne méritent pas l'honneur d'être nommés ; trop lâches pour commettre les crimes qu'ils inventent, ils ne savent que désigner les victimes malheureuses qui par leur vertu ne peuvent que leur déplaire : tel est, sire, le vil assemblage qui compose ce *club*.---A l'égard de ses opinions, elles ne tendent toutes qu'à flatter la multitude, excuser ses fureurs, les encenser comme des volontés suprêmes, prêcher la liberté et l'égalité, et en même temps exciter les actes de despotisme de tout genre ; enfin rendre esclave l'honnête homme, et le scélérat libre.---S'immiscer dans tous les actes de gouvernement, dicter les loix à l'assemblée,

se charger de leur exécution, suivant leur desir ; telle est la conduite des prétendus *amis de la constitution.*

LOUIS XVI.

Votre tableau me fait horreur : comment se peut-il que de tels hommes puissent vivre librement ? hélas ! je le sens, ces malheureux ne sont forts que de ma foiblesse ; j'ai toujours préféré le pardon et la clémence à la rigueur ; vous le savez, elle n'est pas dans mon cœur ; mais puisqu'ils m'y forcent, je saurai me contraindre, je saurai me montrer l'appui des innocentes victimes et le soutien des malheureux : oui, aussitôt que ma santé rétablie me permettra de sortir, le premier pas que je ferai sera pour aller au milieu des représentans de mon peuple arracher le masque à ces vils brigands ; et là, en présence des représentans de mon royaume, je dirai au peuple assemblé : « François ! vous que j'ai toujours chéris, vous dont le bonheur a toujours été le sujet de mes inquiétudes les plus vives, jusques à quand serez-vous le jouet infortuné d'une

poignée de vils brigands qui ne se servent de votre nom que pour s'enrichir et commettre tous les crimes qu'ils reprochoient à mes ministres ? Jusques à quand souffrirez-vous que votre roi, que les méchans prétendent libre, n'ait pas même la douce liberté d'essuyer les larmes des malheureux, de venir à leur secours, de les défendre contre les oppresseurs soi-disant patriotes ? Jusques à quand souffrirez-vous qu'une *société de prétendus amis de la constitution*, que d'infames *Jacobins* s'emparent de tous les pouvoirs, tiennent en leurs mains les rênes et les destinées du plus beau royaume ? Jusques à quand souffrirez-vous que ces ennemis de l'ordre et des loix, s'érigeant en juges, disposent à leur gré de la vie et des propriétés de tous les citoyens ; que par des trames odieuses, des libelles incendiaires et par des partisans soudoyés, ils mettent chaque jour l'état au moment de sa perte ; qu'ils alarment chaque famille, enlevent le pere à ses foyers, les citoyens à leurs travaux, pour ne les occuper que de projets imaginaires dont ils sont seuls les auteurs ? *François !* vos représen-

tans ont *décrété* que le royaume est *monarchique ;* cette loi est votre ouvrage, faites-la respecter ; faites que votre roi, qui ne demande que le bonheur de vous gouverner, soit véritablement *un monarque ;* et lui, de son côté, ne vous montrera jamais qu'un bon pere qui chérit avec passion ses enfans. François ! unissons-nous, ne faisons plus qu'une famille et une sainte ligue pour chasser ces vils brigands qui ne se sont introduits dans nos foyers que pour y porter le trouble, la haine et la méfiance.---Voyez, peuple trop crédule, peuple trop bon et trop foible, à quels hommes vous vous confiez aussi aveuglément ? Jugez de la sincérité des sentimens de ces prétendus patriotes par la conduite et les sentimens qu'ils montroient avant la révolution ; c'étoit eux seuls qui étoient les vils instrumens des exactions et des actes despotiques qui pouvoient s'exercer ; et ces hommes osent parler de liberté, eux qui ont toujours servi à l'enchaîner ! Non, ces malheureux ne sont pas changés ; ils n'ont fait que lâchement abandonner le parti qu'ils ont vu n'être plus celui domi-

nant. Ouvrez enfin les yeux, reconnoissez votre erreur et l'abyme dans lequel des scélérats se plaisent à vous plonger pour s'engraisser de vos dépouilles. Ah! si ces malheureux n'en vouloient qu'au bonheur de votre roi, je le leur pardonnerois facilement, mais c'est le vôtre qu'ils attaquent; et alors me taire, seroit partager leur crime. Je le sais, je suis depuis long-temps l'objet de leur haine; ils eussent desiré, les scélérats! que je montrasse plus de résistance aux desirs de mon peuple, ils ont tout fait pour m'y engager; mais pour leur résister, je n'ai eu besoin que d'écouter mon penchant naturel et de suivre les sentimens de mon cœur: voilà mes fautes à leurs yeux, ils ont déjà tout fait pour m'en punir; ils ont voulu m'enlever par un crime, le *seul titre* que j'ambitionne, celui d'être le chef des François. Ils ont bien égaré la multitude, mais ils n'ont pu la rendre complice d'un pareil forfait. Je n'ignore pas non plus que ces scélérats s'efforcent chaque jour de mettre à exécution leur trame abominable; mais entouré de mon peuple et fort de ma conscience, je reste tranquille; leurs actions

criminelles m'inspirent plus de mépris que de crainte. Qu'ils tremblent les scélérats ! leur regne est fini ; je les confondrai en présence de mon peuple, je leur dirai : Malheureux ! depuis trop long-temps vous portez une main criminelle sur ma couronne, déja vous en avez arraché quelques *fleurons ;* la voici, osez me l'enlever toute entiere ; mais aussi voyez mon peuple, craignez sa juste colere ! . . . . . »

LE BONHOMME.

N'en doutez pas, sire, vous rendrez le bonheur et la paix à vos sujets qui se tourmentent en vain pour les retrouver : oui, votre majesté confondra à jamais ses ennemis, et ces malheureux Jacobins, honteux et démasqués, iront, poursuivis par leurs remords, chercher au loin des terres où leurs crimes ne soient pas connus, et où ils puissent à loisir se baigner dans le sang, en continuant de semer parmi les hommes la discorde et la haine implacable.